



Le jazz en culottes courtes

ENTRETIEN: MICHEL BARBEY

Du jazz pour les enfants: l'idée peut sembler anecdotique, son succès le dément. A ce public particulier, le compositeur genevois Alain Guyonnet consacre son temps et son talent, avec enthousiasme.

Alain Guyonnet revendique le droit à la naïveté, voie d'accès obligée au royaume de l'enfance et peut-être au mystère de la musique. Rien de plus gratifiant pour le compositeur genevois que ses jeux de notes avec et pour les enfants. Son association avec Lee Konitz et Kenny Werner? Ni la figure emblématique de la West Coast, ni le pianiste le plus inspiré du moment ne lui ont tourné la tête: si le jazz veut rester grand, qu'il se mette à l'écoute des tout-petits. Un credo plein de fraîcheur: loin, très loin de l'effet Dorothée...

- Comment est né «Love and Soda»?

Alain Guyonnet: - C'est au départ un atelier de l'AMR, l'Atelier West Coast, qui s'est transformé. *Love and Soda* est un groupe de dix musiciens qui existe depuis une dizaine d'années. Les choses marchent très bien, parce que même en période de crise, il y a des sous pour les enfants. C'est un public épargné par la sinistrose. Nous jouons dans toute sorte d'endroits, nous participons volontiers à des opérations bénévoles. Je pense qu'un artiste moderne est quelqu'un qui doit donner de son temps, pour des causes humanitaires ou politiques.

- L'artiste engagé, en somme?

- Jazz et engagement, pour moi, sont liés. On ne peut pas fai-

re de la musique que pour soi. Tout simplement parce que si j'étais sur une île déserte, je ne suis pas sûr que je ferais de la musique. Je regarderais la nature, je ferais de la pêche, etc. Si je me trouve dans une société, j'ai envie d'agir pour les gens. Et en particulier pour les enfants. C'est l'une des raisons d'être du spectacle *Petit Jazz pour les petits enfants*, l'autre étant plus intime, puisque le spectacle a été entièrement inspiré par ma première fille. Je lui improvisais des mélodies, ce qui me passait par la tête, pour l'endormir. J'ai eu envie de les «jazzifier», en glissant pardessus des accords qu'on n'entend absolument pas dans la musique pour enfants. Une philosophie s'est dégagée de là. Je me suis dit que comme la mélodie était facile à retenir, et l'harmonisation assez développée, il était possible d'attirer de cette manière les petits esprits vers un univers qui ne soit pas trop bête.

- C'est-à-dire un anti-Dorothée?

- Je n'ai pas de mot assez fort pour dire le dégoût que m'inspire cette opération d'exploitation de l'enfance. Il n'y a pas de sentiment, pas de message, c'est un pur produit où les enfants sont utilisés pour faire du business. C'est totalement ignoble.

- J'imagine que les réactions du public sont déterminantes dans l'évolution de votre spectacle...



Alain Guyonnet: «Si on me laissait le choix, je ne jouerais que pour les enfants. Il n'y a pas de meilleur public.»

FRANÇOIS GROBET

- A un certain moment, tous les instruments sortent d'une boîte qu'il ne fallait pas ouvrir. Les musiciens jouent *free* pendant quelques instants, et on s'est aperçu qu'il y avait des enfants qui pleuraient. Ils avaient peur! C'est un passage qu'on a adouci...

- Vous avez travaillé avec des gens comme Lee Konitz ou Kenny Werner, qui sont parmi les plus grands créateurs du jazz. Votre travail avec les enfants, c'est une ré- création?

- Je n'ai pas du tout la sensation de me reposer en écrivant pour les enfants. J'y mets exactement la même intensité que pour

le reste. J'éprouve en revanche une tout autre sensation sur scène. Si on me laissait le choix, je ne jouerais que pour les enfants. Il n'y a pas de meilleur public. Ils n'ont pas d'*a priori*, se moquent bien que telle chose soit du *bop* ou du *ragtime*. Ça ne les intéresse pas. Et puis on a moins le trac, justement parce qu'on sait qu'il n'y aura pas de malignité dans leur jugement.

- Ils peuvent pourtant avoir des réactions très tranchées...

- Ah! oui, ils peuvent dire des choses très dures, mais de la façon dont c'est dit, il y a toujours une leçon à tirer pour l'artiste.

- Une éducation (musicale) des parents par les enfants?

- Certainement. Leur rapport à la musique est fascinant. Les enfants n'*écoutent* pas la musique: ils la mangent, ils la boivent, ils la pétrissent, ils l'embrassent. C'est physique, c'est comme avec leur nounours ou leur maman quand elle leur donne un bisou. Ils ouvrent une porte (les enfants ouvrent toutes les portes, toujours) et prennent ce qu'ils trouvent derrière. Je me sens très investi du devoir de faire quelque chose de bon quand je suis en face d'eux, beaucoup plus que pour des adultes.

- Faut-il être naïf quand on compose pour des enfants?

- J'aime beaucoup la naïveté. Mon héros préféré dans la légende du roi Arthur, c'est Perceval. Il n'imagine même pas le mal, il ne peut pas. Et c'est lui qui trouve le Graal à la fin. La naïveté est la première perte qu'un être humain fait au cours de sa vie. Le monde est un vaste tube digestif où les gens s'entre-dévoient, il est donc très difficile de garder sa naïveté. Je n'ai plus celle de mon enfance, mais je crois être parvenu à en conserver un peu, et j'en suis très heureux.

- Les musiques de création n'auraient-elles pas ce pouvoir de retrouver la naïveté perdue, ou chassée?

- Quand elles ne se compliquent pas trop, oui.

- Vous pensez à quoi?

- Le jazz a été victime, vers la fin des années 50, d'une espèce de fantôme aristocratique. Je crois à la noblesse, pas à l'aristocratie, qui est un concept creux. La seule noblesse est celle du cœur, c'est la noblesse de Coluche. Ce fantôme d'anoblissement était pour le jazz une idée saugrenue, dans la mesure où il la possédait dès le départ: c'était la noblesse du blues. Notez que c'est compréhensible: le jazz vient des bas-fonds, il a voulu imiter la musique classique ou la musique contemporaine. Cette compétition n'était certainement pas une bonne chose, pour l'histoire de la naïveté.

- Mais pour l'histoire de l'engagement dont vous parlez tout à l'heure, le «free jazz» a tout de même marqué des points...

- Si on parle d'engagement pour des gens qui ne pouvaient pas monter dans le bus à cause de la couleur de leur peau, ils ont eu raison d'utiliser ce qu'ils savaient faire pour sortir la tête de l'eau. Comme j'utilise la musique pour parler aux enfants. Maintenant, les fils de bonne famille qui ont fait du *free jazz* en pensant qu'ils disaient la même chose, ça ne me touche pas. C'est très facile de casser du flic quand on a papa et maman à la maison...

- Vous arrive-t-il d'intégrer des enfants au spectacle?

- Pas en tant qu'acteurs. C'est la démarche des *P'tits Loups du jazz*, que j'adore, mais qui implique de faire appel à des enfants qui connaissent déjà la musique, de les faire travailler. On le fera sûrement un jour.



Le chef Guyonnet, vu par Sergio, élève de 2e.